

Revue du MAUSS

Revue trimestrielle

SOMMAIRE/N° 2 /NOUVELLE SÉRIE/QUATRIÈME TRIMESTRE 1988

Présentation : les embarras de la raison : rationalisme et relativisme (II).....	3
Étienne BARILIER <i>La « crise de la raison »</i>	8
Jean-Pierre DUPUY <i>"" Common knowledge "" et sens commun</i>	30
Lucien SCUBLA <i>Diversité des cultures et invariants transculturels (fin)</i>	55
Mondher KILANI <i>Le culte du cargo, ou comment l'esprit des Blancs vient aux Mélanésien par l'intermédiaire de leurs ancêtres</i>	108
Annette B. WEINER <i>La richesse inaliénable</i>	126
Tableau d'honneur du MAUSS : à Alexandre GROTËNDIECK.....	161

Revue publiée avec le concours du Centre national des lettres

Revue du MAUSS

Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales

CONSEIL DE PUBLICATION : Cengiz Aktar, Rigas Arvanitis, Louis Baslé, Gerald Berthoud, Pierre Bitoun, Jean-Luc Boilleau, Hubert Brochier, Alain Caillé, Annie L. Cot, Jean-Pierre Dupuy, Michel Freitag, Roger Frydman, Jacques T. Godbout, Ahmet Insel, Jérôme Lallement, Pierre Lantz, Serge Latouche, Claude Lefort, Jean-Claude Perrot, Paulette Taieb.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Alain Caillé.

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION : Gerald Berthoud, Pierre Bitoun, Ahmet Insel, Serge Latouche.

Les manuscrits sont à adresser à : Revue du MAUSS, La Découverte, 1, place Paul-Painlevé, 75005 Paris.

La Revue du MAUSS est publiée par une association 1901. En devenant membre de Passociation, vous serez tenu au courant de ses activités. Adhésion : 40 F par an (chèque à l'ordre du MAUSS, 10, rue Pouchet, 75017 Paris).

PRESENTATION

LES EMBARRAS DE LA RAISON

RATIONALISME ET RELATIVISME (II)

L'affaire serait donc entendue. Le relativisme ne saurait rendre compte de la diversité des raisons qu'à l'aune d'un étalon qu'il récuse ; penser la multiplicité qu'en la rapportant à un commun dénominateur dont il ne veut pas connaître. En conséquence de quoi il se réfute lui-même, concluaient chacun à sa manière et dans des optiques différentes L. Scubla, D. Sperber et A. Caillé, dans le précédent numéro de *La Revue du MAUSS* consacré, comme celui-ci, à la querelle du rationalisme et du relativisme. Pour autant on ne peut pas déclarer son adversaire vainqueur et considérer qu'il n'est point de salut épistémologique hors d'un universalisme rationaliste. Reconnaître que la diversité des cultures n'est intelligible que sur fond d'une interrogation de ce qui fait l'unité du genre humain n'implique nullement que le rationalisme fournisse la bonne réponse à la question. Pour trois raisons étroitement liées. D'une part, rien ne permet de penser que ce soit dans les lois de la raison, cognitive, discursive ou actionnaliste, que trouvent leur source les universaux qui témoignent de l'unité de l'espèce. D'autre part, de même que le relativisme échoue à penser l'unité des cultures, de même les analyses rationalistes achoppent sur la question de leur diversité. Et, enfin, les théories rationalistes de l'action ne parviennent pas à démontrer la rationalité des choix rationnels. C'est la réflexion autour de ces trois thèmes qui tisse l'essentiel de la trame de ce numéro, qui est complémentaire au précédent.

Les deux premiers thèmes sont clairement mis en relief par *Lucien Scubla* dans son substantiel article, amorcé dans le numéro précédent et dont on trouvera ici la fin. La lecture n'en est peut-être pas toujours facile en raison de sa relative technicité. Le lecteur, croyons-nous, sera récompensé d'avoir le courage de surmonter cet écueil car il trouvera là le dossier le plus complet, à notre connaissance, sur les universaux dont les sciences humaines et sociales admettent aujourd'hui l'existence. Par-delà la diversité, il existe en effet des invariants transcultu-

rels ou translinguistiques dans toute une série de domaines : dans les nomenclatures des systèmes de parenté, dans le vocabulaire des couleurs et dans les significations symboliques qui leur sont associées, par exemple. Dans les représentations et les sensations déclenchées par certains phonèmes aussi, ce qui conduit à penser que les langues naturelles ont un fondement onomatopéique beaucoup plus large, et donc que l'arbitraire du signifiant est infiniment moindre que ne le pensait Saussure. Le rationalisme cognitiviste, montre L. Scubla, ne suffit pas pour expliquer de telles universalités qui, plus que de la structure du seul esprit humain, résultent de la corporéité et de la nature objective du monde. Mais s'il ne parvient pas à rendre compte de l'universalité, *a fortiori* est-ce vrai de la diversité culturelle. Reste donc à trouver l'opérateur qui produit celle-ci. Elle ne saurait résulter, montre encore L. Scubla, ni de la psychologie, cognitive ou pas, ni de la société durkheimienne, ni de la structure logique de l'esprit humain, ni de l'écologie du matérialisme culturel, ni de l'économie du marxisme. De quoi alors ? L. Scubla propose de chercher la réponse du côté de la logique du rituel telle que l'analyse Hocart. Mais, serait-on tenté d'ajouter, qu'est-ce qui produit la diversité des rituels ? Et, quoi qu'on fasse, n'en est-on pas toujours reconduit à l'idée, énigmatique mais inéluctable, que, dans une certaine mesure, sur la base de contraintes diverses et sur fond d'universaux, les cultures se choisissent elles-mêmes ?

Se choisissent par exemple rationnelles, comme la nôtre qui a fait de la référence à la raison la clé de voûte de son imaginaire ? Toute la question est là. La revendication de la raison par les Occidentaux modernes est-elle la preuve de l'éminence suprême de leur culture, ou bien ne relève-t-elle que d'un choix parmi d'autres possible et donc aussi arbitraire qu'eux ? Dans le texte, particulièrement clair sur un sujet aussi abrupt, qui ouvre ce numéro, *Étienne Barilier* montre comment cette question agite la pensée moderne depuis plus de cinquante ans. Depuis Durkheim et Weber. Et comment elle ne parvient pas à s'en dépitrer \ Nul ne saurait, en effet, s'en tenir à un évolutionnisme

1. Le texte publié ici représente la fin d'un article, beaucoup plus vaste, qui retrace les étapes de la problématique depuis l'origine. Il est publié *in extenso* dans la *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXVI, n° 70, 1988. Nous remercions son directeur, G. Busino, de nous avoir autorisé la présente reproduction.

plus ou moins naïf qui affirmerait la supériorité absolue de l'Occident, du seul fait qu'il se réclame de la raison, sur tout ce qui l'a précédé ou qui lui coexiste encore. Mais il est significatif que même des auteurs aussi critiques du rationalisme scientifique que K. Apel, J. Habermas ou C. Castoriadis, en dépit des critiques virulentes qu'ils adressent aux technosciences et à l'instrumentalisation de la raison, n'en finissent pas moins par affirmer, d'une manière ou d'une autre, la supériorité de la culture occidentale du seul fait qu'elle serait la seule à mettre en oeuvre une raison critique. A travers des raffinements subtils et au prix de trésors d'érudition et d'intelligence, n'est-ce pas là renouer tout simplement avec l'optimisme, somme toute naïf, des Lumières ? Et le prix de ces retrouvailles n'est-il pas un privilège trop énorme accordé à la raison discursive au détriment des autres dimensions qui constituent le sujet humain et dont la littérature, plaide Barilier, écrivain lui-même, est peut-être mieux à même de rendre compte que la philosophie ou les sciences humaines ?

Ce qui ouvre sur la réflexion développée ici par *Jean-Pierre Dupuy*. Celui-ci nous présente une fascinante série d'exemples qui illustrent les rapports entre sens commun, savoir partagé et *common knowledge*, le dernier concept *up to date* outre-Atlantique. Il y a *common knowledge* si A sait que B sait que A sait que B sait que A, etc., à l'infini. Le savoir partagé n'est pas le *common knowledge* comme en témoigne l'exemple du conte d'Andersen : tout le monde sait que le roi est nu, mais personne ne sait que tout le monde le sait. Qu'est-ce qui se passe lorsque le savoir partagé devient *common knowledge*, ou quand la spéculativité qui conduit A à imaginer ce que B pense de ce que A pense de ce que B pense, etc., s'arrête avant l'infini ? Autrement dit, pour parler comme Lacan, lorsqu'on reste dans l'imaginaire au lieu d'accéder au symbolique ? Quel est, du coup, le statut du symbolique ? Le grand autre est-il identique à la raison et quels rapports celle-ci entretient-elle avec les raisons particulières et partielles des sujets rationnels concrets ? Ce qui est une autre manière de se demander de quoi sont faites la loi et les conventions ? On mesure l'étendue des problèmes ainsi soulevés. Si nous les comprenons bien, les réponses de *Jean-Pierre Dupuy* vont dans un sens assez voisin de celles qu'esquissaient É. Barilier. Dans celui d'une défétichisation de la raison. Contre Lacan, en effet, il conclut que loin que l'autre soit transcendant, et en surplomb, par rapport à l'imaginaire des sujets, ou

par rapport si l'on veut à leurs raisons particulières, il est un produit de leur pacte. Traduisons : le concept de hiérarchie enchevêtrée devrait permettre de comprendre comment les sujets produisent une loi qui ne leur est transcendante que parce qu'elle leur est immanente. Il n'est donc pas nécessaire pour la fonder de recourir à la fiction d'un sujet infiniment rationnel, le sujet du *common knowledge*. La condition du *common knowledge*, qui n'est autre que l'infini, étant trop forte pour être jamais remplie, le seul moyen concret d'échapper aux apories de la rationalité spéculative instrumentale est de recourir au sens commun. Dans l'abstrait, le sujet parfaitement rationnel est celui du *common knowledge*, l'autre. Or, un tel sujet est impossible. Dans le concret, le choix le plus rationnel possible est, dans de nombreux cas de figure, celui du sens commun. Le choix de ne pas être rationnel.

On ne saurait donc soumettre l'ensemble des cultures du monde au seul tribunal de la raison. Et d'autant moins que l'Occident y serait juge et partie. Cela en droit, car, en fait, toutes sont désormais en position d'avoir à rendre des comptes aux vainqueurs, à ceux qui se prévalent de leur rationalité. Que la victoire ait été acquise dans l'imaginaire avant même que ne parlent les armes ou la marchandise, c'est ce dont doit achever de nous convaincre la fine étude que nous donne *Mondher Kilani* de l'évolution des perceptions croisées des Mélanésiens et des Blancs. Il serait intéressant de se demander pourquoi est si fréquente l'anticipation par les vaincus de leur défaite à venir. Que ce soit chez les Mélanésiens, chez les Aztèques de Moctezuma, ou chez bien d'autres encore, les mythes l'annoncent depuis des siècles. Peut-être parce que les cultures sauvages et traditionnelles s'instituent dans la conscience de leurs limites et de leur précarité. C'est elle qui les prémunit contre la démesure. A l'inverse, l'Occident moderne se pose d'entrée de jeu comme sans limites, ni techniques, ni économiques, ni guerrières, ni éthiques. Il est donc appelé à jouer le rôle du pot de fer universel contre lequel doivent se briser tous les pots de terre particularistes.

Dans son beau texte², *Annette B. Weiner* revient sur la question du célèbre *Hau* mélanésien. Ce qui rend ces *Taonga* si

2. L'article d'Annette B. Weiner a d'abord été publié dans *American Ethnologist*, 12 (2), mai 1985. Nous remercions cette revue de nous en avoir autorisé la

précieux, c'est que, biens propres à un lignage déterminé, ils assurent l'inscription des sujets dans une histoire, dans le récit des noms qui les constitue dans leur singularité. Ils sont le double de la vie même. Celui qui ne possède rien en propre n'a pas d'histoire, pas de souffle vital. Parce qu'il ne peut rien donner, rien ne saurait lui venir. Il ne peut plus prétendre à l'immortalité, dont la perspective, aussi illusoire et précaire soit-elle, fait vivre les mortels. Il n'est donc rien. De même pourrait-on ajouter en transposant à peine : les cultures doivent s'ouvrir à la circulation générale, contrairement aux fantasmes de clôture de la nouvelle droite, mais si elles ne possèdent plus rien en propre, rien qui ne fasse sens que pour elles seules, alors elles devront mourir. Et personne ne sera plus rien qu'une parcelle diaphane et interchangeable d'un universel vide.

Rien sauf un sujet utilitaire, supposé rationnel, cherchant à maximiser d'hypothétiques intérêts et voué à l'instrumentalisation générale. Cette instrumentalisation que dénonce Alexandre Grothendieck dans la pratique de ses collègues mathématiciens. Ce qui lui semble chez eux significatif d'une dégradation de l'éthique du travail scientifique l'a amené à refuser un prix prestigieux, d'une valeur de 1,52 million de francs. Ce par quoi il a bien mérité de la cause anti-utilitariste et pour quoi il reçoit le quatrième tableau d'honneur du MAUSS.

Alain Caillé

traduction et Philippe Rospabé d'avoir bien voulu l'assurer. D'Annette Weiner nous publierons prochainement un article sur la Kula. Nous avons déjà publié deux textes d'elle dans les *Bulletins du MAUSS*, n° 3, 4 et 10. Annette Weiner est l'auteur de *La Richesse des femmes*, Ed. du Seuil.